

René Raynal (1912 – 2009) : trois échos de sa vie

Dans *Quelques Nouvelles* de septembre 2009 (N° 225), par Antoine Girin et Francis Bonnefous.

« *Ne craignez pas pour ceux que vous laissez. Votre mort en les blessant va les mettre au monde* » écrivait Jean Sullivan. René Raynal s'en est allé le 11 juillet vers cet ailleurs mystérieux. Il avait 97 ans. Il était à la Maison de Retraite Saint-Joseph 12330 à Marcillac. René n'était pas seulement, depuis 1934, un membre du groupe, il en portait l'histoire et son témoignage, donné en 1992, analyse avec une extrême lucidité ce qu'a représenté, pour le groupe, le départ des Granges et l'entrée à La Magnanerie. Voici le témoignage de René Raynal sur le groupe Légaut de 1992 confié par Antoine Girin :

I – 1934 – 1937

Les groupes « Légaut »

Marcel Légaut et Jacques Perret, ces deux universitaires dont l'abbé Codis a fait la connaissance aux Journées de Montpellier, animent, avec quelques amis, un mouvement qui se propose de réunir des enseignants du primaire et du secondaire pour approfondir leur foi, développer leur culture et créer entre eux une communauté de vie fraternelle. Ce mouvement, ou plus exactement ce groupe de chrétiens, est mixte. Or l'Église, à l'époque de sa naissance, n'est guère favorable à la mixité dans les actions apostoliques. La prévention de la hiérarchie trouva là de quoi se justifier.

Ce groupe, que plus tard on appellera « le groupe Légaut », est constitué d'unités informelles qui réunissent, en cours d'année et dans plusieurs centres urbains, les adhérents du lieu. Ces rencontres, ces réunions, sont animées par une personnalité. Ce sera souvent Légaut qui parcourt ainsi la France pour éveiller à la foi et faire partager sa réflexion et la richesse de sa vie spirituelle.

Chadefaud – Scourdois

Chaque été, au cours des vacances, deux maisons d'Auvergne, près d'Issoire : Chadefaud et Scourdois, sont ouvertes et animées par Légaut et Perret pour permettre à tous leurs amis disséminés à travers la France de se rencontrer pour mener une vie à la fois monacale, par la densité des offices religieux, studieuse, par la qualité des échanges intellectuels, et fraternelle, par la chaleur de l'ambiance. Chacun passera, à son gré, un temps plus ou moins long mais rarement inférieur à deux semaines. Ainsi se créeront des amitiés exceptionnelles.

Première rencontre (1934)

À la Pentecôte 1934, l'abbé Codis a organisé à Ceignac une rencontre des enseignants aveyronnais de la « Paroisse », et il a demandé à Jacques Perret de venir de Montpellier pour l'animer. Nous sommes deux invités non enseignants. Perret fera, le matin, une méditation sur une page d'évangile, du genre de celles qui ont fait l'objet de *Prières d'un croyant* et, le soir, il présentera et commentera une œuvre littéraire à consonance religieuse dont je n'ai retenu ni le titre ni le contenu. Avec mon compagnon non enseignant,

Raymond Nadal, nous ferons donc connaissance avec Jacques Perret qui nous invite à nous joindre, l'été suivant, aux Aveyronnais qui fréquentent les maisons de vacances en Auvergne.

C'est ainsi qu'en juillet 1934, je passerai, avec quelques amis de Rodez, quinze jours dans cette communauté. Les Aveyronnais, nous sommes installés à Scourdois mais les deux maisons, Chadefaud et Scourdois, ne sont pas éloignées, de sorte que les réunions de méditation ou de conférence sont communes. Seuls sont séparés les offices religieux, chaque maison ayant sa chapelle. Je ferai naturellement la connaissance de Marcel Légaut mais également des autres participants qui me deviendront des amis très chers : Marguerite Miolane, André et Georgette Glossinde, entre autres.

La découverte

Ce sera pour moi une découverte absolument étonnante : celle de gens qui sont croyants par conviction et qui ont mis la question religieuse au centre de leurs préoccupations, et aussi celle d'intellectuels intelligents et cultivés. Jusqu'alors, je n'avais connu que des chrétiens plus dociles que convaincus et, d'autre part, je ne savais pas ce qu'étaient des intellectuels, des gens capables de lire, de disséquer, d'expliquer et de se poser des questions !! Et qui plus est, ce sont des hommes et des femmes qui appartiennent à l'enseignement public. Entendre cet instituteur chevronné dire qu'il récite régulièrement le chapelet me donne l'impression d'être sur une autre planète. Mais ce que j'ai rencontré et qui m'a certainement marqué plus durablement, c'est le climat d'amitié profonde et joyeuse qui unit ces camarades, garçons et filles, une fraternité dans le partage, une harmonie qui préside à l'organisation de la vie communautaire dont chacun partage allègrement les charges et les contraintes. En 1934, il y a encore essentiellement des célibataires, peu de ménages et pratiquement pas d'enfants. Au fil des ans, se noueront des unions et des enfants viendront.

Le groupe des Aveyronnais

Le groupe d'Aveyronnais que l'abbé Codis a conduit en juillet 1934, comprend certes des enseignants mais également des « étrangers » à ce monde de l'école : Nadal, Péguret, Anglade et moi ; deux séminaristes, Négrin et Soulages ; deux prêtres : Ginisty et Flottes. L'abbé Codis, on le sait, ne peut faire une découverte de qualité sans désirer la faire partager au-delà de tous les clivages catégoriels.

Ce rythme va se continuer jusqu'à la guerre. Perret ou Légaut viendront en Aveyron, chaque année, animer une journée de rencontre du groupe des sympathisants qui fréquentent l'abbé Codis, et aussi de nombreux autres invités. À chaque rencontre d'été, un groupe d'Aveyronnais fera un séjour en Auvergne, à Scourdois la plupart du temps, et en cours d'année des réunions sont organisées pour resserrer les amitiés et favoriser les échanges. Elles auront lieu, un certain temps, dans le château de Vareilles, que la famille Guibert met à notre disposition, et dans lequel a été aménagée pour nous une chapelle inspirée de celle de Scourdois, c'est-à-dire avec un autel rustique sur lequel le prêtre célèbre face à l'assistance, ce qui est une nouveauté révolutionnaire à l'époque, qui deviendra plus tard exemplaire.

La rencontre de l'abbé Codis et, avec lui, du groupe Légaut, fera de moi un pratiquant convaincu, j'irai à la messe tous les matins. Elle me révélera mon inculture et fera naître ce que Saint-Joseph ne m'avait pas donné, une certaine curiosité, un attrait pour la lecture, le désir d'apprendre. Je découvrirai les auteurs en vogue à cette époque dans les milieux chrétiens : Péguy, Mauriac, Bernanos, Claudel ; dont les œuvres

feront souvent l'objet de lectures commentées dans le groupe. J'ai souvenir que Légaut me paraissait plus attiré par Bernanos, *Sous le soleil de Satan*, *Le journal d'un curé de campagne...*, ou par Claudel, *La jeune fille Violaine* qui deviendra *L'Annonce faite à Marie*, l'énigmatique pour moi *Soulier de satin*, que par Mauriac et Péguy dont nous étions friands...

Cette rencontre me fera surtout connaître des personnes avec lesquelles se sont nouées des amitiés solides et de qualité, et d'autres qui ont orienté ma vie. C'est dans ce groupe que j'ai rencontré la famille Migayson : Marie-Louise, institutrice qui avait fait connaître la Paroisse Universitaire à l'abbé Codis ; Roger, son frère, qui devait décéder à 25 ans en décembre 1935 ; Malou qui devint ma femme. Je les ai rencontrés à Ceignac en 1934 à la réunion animée par Perret, dont j'ai parlé, et à Scourdois en août 1936, pendant 24 heures.

II – 1938 – 1939

La rue Léo Delibes

Octobre 1938, c'est le retour à la vie civile, après le service militaire. Si je ne savais pas où je pourrais être nommé en qualité d'adjoint technique, je souhaitais par contre pouvoir reprendre la préparation du Concours d'Ingénieur TPE. À l'occasion de mon passage à Scourdois, le 15 août, Légaut qui connaissant ma situation et mes ambitions, m'a proposé de venir à Paris, habiter au 8 de la rue Léo Delibes avec la communauté des camarades qui venaient de s'installer dans ce grand immeuble du 16^{ème} arrondissement, près de l'avenue Kléber. Cette offre extraordinaire me permettrait de suivre les cours de l'École des Travaux Publics et de partager la vie d'une communauté exceptionnelle. J'ai donc accepté et, après quelques jours passés à Rodez, dans ma famille, j'ai gagné Paris début novembre et je me suis installé dans cette maison.

En cet automne 1938, elle était occupée par des célibataires : Légaut naturellement, René Péguret, Marguerite Rossignol (future madame Légaut), Saralbe (jeune réfugié basque), deux jeunes filles dont je n'ai pas conservé un souvenir précis, et par trois ménages : Haumesser avec deux enfants, Voirin et Fontaine sans enfant. Une cuisinière et sa nièce assuraient les services. Légaut, professeur à Rennes, quittait Paris le lundi matin et revenait le mercredi soir, de sorte qu'il pouvait consacrer quatre jours par semaine à la capitale.

Les activités du groupe

La vie communautaire comportait le partage en commun des repas, celui de certaines tâches matérielles d'entretien et de fonctionnement de la maison, la participation à des exercices religieux, à des réunions à but culturel. C'était en gros l'essentiel de la vie en semaine, étant donné que chacun avait ses occupations professionnelles.

Le dimanche, par contre, c'était un jour d'accueil et de rassemblement de tous les amis de Paris et de la banlieue. L'après-midi était, la plupart du temps, consacré à la conférence ou à l'interview d'une personnalité, suivie d'un échange. Au cours de mon bref séjour, j'aurai l'occasion de voir et d'entendre Teilhard de Chardin, Gabriel Marcel, Le Bras, le père Fessard, Mendizabal (ancien ministre espagnol), Emmanuel Mounier... La plupart du temps, nombre de participants partageaient le repas du soir.

J'ajoute que, parmi les présents, il y avait en permanence le père d'Ouince, supérieur des Jésuites à Paris, l'abbé Gaudefroy, professeur à l'Institut Catholique et à la Sorbonne.

Pour assurer la subsistance de ces invités et des occupants permanents, il fallait un ravitaillement important. Chaque samedi matin, à l'aube, Jean Haumesser, l'intendant de la maison, se rendait aux Halles avec un camarade (je fus celui-là à plusieurs reprises) et revenait avec le métro, chargé de grands sacs de victuailles, comme un trimardeur. Combien de fois ne m'a-t-il pas dit : « Ce serait drôle si je rencontrais un de mes élèves !! ». Il était, en qualité d'agrégé d'Histoire naturelle, professeur au lycée Janson de Sailly, un lycée bourgeois de la capitale, dont les élèves eussent été surpris et peut-être outrés de voir leur professeur dans cette tenue et dans cette situation.

Mes week-ends à Paris

Intégré dans cette maison et dans cette communauté, grâce à la générosité de Légaut qui prenait à sa charge mon hébergement car, ne travaillant pas encore, j'étais sans ressources, je me suis mis à préparer le concours d'ingénieur dans le futur espoir de le passer en 1939 et de le réussir. J'espérais naïvement obtenir de mon administration une mise en disponibilité temporaire qui m'eût donné les loisirs nécessaires, et je comptais avoir la possibilité de suivre des cours à l'École des Travaux Publics. Je devais rapidement déchanter. Cette mise en disponibilité, ou plus exactement ce congé sans solde que je sollicitais, me fut refusée. Le Directeur du Personnel au Ministère des Travaux Publics qui, au demeurant me reçut très aimablement, comme on reçoit un jeune un peu trop candide, m'expliqua que ce n'était pas administrativement possible parce que les statuts de la Fonction Publique ne le permettaient pas. Il était donc contraint de me nommer « quelque part », à moins que je ne démissionne, ce qu'il me déconseillait vivement et ce que je ne souhaitais d'ailleurs pas. Parmi les postes vacants dont il me donna la liste, je choisis le plus proche de Paris. Il était à Orléans où je fus nommé à compter du 15 décembre. Je n'ai donc passé, à temps plein, qu'un mois et demi rue Léo Delibes.

La proximité d'Orléans, pratiquement une heure de train des Aubrais à la gare d'Austerlitz, ne me coupait pas de la rue Léo Delibes car je pouvais passer toutes les fins de semaine à Paris. Je conservais donc ma chambre dans cette maison où je passais la quasi-totalité de mes week-ends, du samedi vers 15H à la nuit de dimanche à lundi. La multiplicité des trains sur cette grande ligne me permettait d'adapter très soupagement mes allers et retours. Si je n'ai pas pu rester très longtemps à demeure rue Léo Delibes, j'ai si suffisamment partagé les activités dominicales pour avoir très heureusement bénéficié de son ambiance et de ses richesses spirituelles et intellectuelles.

Cette situation me permettait de lier des amitiés, et aussi de profiter de Paris. René Péguret, Robert Orain, Andrée Lion, Suzanne Porte... étaient des compagnons de sortie : la Comédie Française, les théâtres d'avant-garde, le cinéma... Il y avait, à cette époque, un bouillonnement exceptionnel ou, du moins, qui m'apparaissait comme tel, dans les domaines politique, sociologique, philosophique ou religieux. On tentait de sortir des sentiers battus, en ordre dispersé certes, mais avec une imagination débordante. Le nombre et la variété des maîtres à penser, des mouvements, des revues qui attireraient les jeunes, étaient impressionnants et particulièrement sensibles au milieu que je fréquentais, qui se voulaient avides d'action et d'engagement : Teilhard de Chardin, Emmanuel Mounier, Primard, Bergery... et, dans le monde des publications : *Esprit*, *La Flèche*, *Vendredi*... Jusqu'à notre ami Robert Orain, toujours tenté par la nouveauté

et l'originalité, qui osait créer un mouvement qui se voulait de rencontre et de réflexion avec des jeunes qu'il avait rencontrés dans son milieu de travail aux PTT.

Cette expérience devait être courte et se terminer en mars 1939. Hitler envahissait Prague le 15 mars, j'étais rappelé sous les drapeaux... C'était la fin de la paix...

III – Nouvelle orientation

À Noël 1945, une rencontre des amis du groupe a été organisée à Paris pour permettre, après les six années de guerre et après le retour des prisonniers, des retrouvailles et une reprise du dialogue. L'année suivante, à Noël 1946, une rencontre analogue eut lieu à Lyon.

Les Granges (1940 – 1966)

Légaut s'était marié en novembre 1940. Il avait acheté la propriété des Granges, dans la commune de Lesches-en-Diois, et il s'était fait muter de Rennes à Lyon pour pouvoir mener une double vie d'enseignant et de paysan. En 1942, il avait cessé d'enseigner et il n'était plus, dès lors, que le « berger des Granges ». Le hameau était assez grand, grâce à des constructions, faites à dessein pour accueillir les camarades et leurs familles.

Après six ans de dispersion et de silence, le groupe qui, autrefois, constituait des communautés vivantes et importantes, pendant les deux mois de vacances estivales à Chadefaud et Scourdois, ne se reconstitue pas dans son intégralité, loin de là, aux Granges, sans doute pour plusieurs raisons.

- L'éloignement géographique, les difficultés d'accès, le confort rudimentaire furent peut-être des arguments assez lourds pour dissuader bon nombre d'anciens de répondre à l'invitation.
- Je crois toutefois que leur retrait du groupe avait d'autres causes. Le mariage de Légaut et l'orientation qu'il avait donnée à sa vie avaient incontestablement provoqué une rupture du groupe d'avant-guerre. Elle était vécue par certains comme un abandon de la part de Légaut et presque une trahison... De fortes personnalités qui s'étaient engagées à fond dans l'expérience communautaire proposée par Légaut, ont été si profondément ébranlées par cette mutation, qu'elles ont rompu toute relation avec lui.

D'autre part, si la maturité, l'expérience acquise dans ce passé, le choc de la guerre ont conduit Légaut à une nouvelle orientation de sa vie, différente de ce qu'elle était autrefois dans son expression humaine, il est probable que, pour d'autres camarades, cette évolution et ces événements ont eu sur eux une influence déterminante qui les a conduits à des options nouvelles les éloignant des perspectives antérieures.

Une vie de paysan

Si Légaut ne souhaitait pas rompre, si au contraire il désirait voir monter aux Granges les camarades d'autrefois auxquels il était lié en profondeur par la nature même de sa vie intérieure, il ne pouvait que leur offrir un accueil s'insérant dans sa situation de paysan. En d'autres termes, il leur disait : « Venez et vous partagerez ma vie dans ses contraintes matérielles qui, si vous savez les vivre, vous apporteront une ouverture et un enrichissement que nous ne soupçonnons peut-être pas ». Car il faut bien dire et souligner que ces contraintes étaient si lourdes et si variées qu'elles ne laissaient pas à Légaut une suffisante liberté

d'esprit pour se passionner ou simplement s'intéresser à autre chose et, en particulier, aux questions philosophiques ou religieuses qui autrefois constituaient l'essentiel de ses préoccupations.

Je me souviens, à ce propos, d'une attitude très significative de sa part, et dont j'ai été le témoin direct au cours de notre rencontre de Lyon à Noël 1946.

J'avais été aux Granges l'été précédent, et des camarades étaient venus à Lyon ; je devais être l'un des rares, si ce n'est le seul, qui ait fait un séjour dans ce hameau. J'étais, d'autre part, du fait de mes activités professionnelles, le plus proche des problèmes matériels qui assaillaient Légaut : chemins, alimentation en eau, transport... à Lyon, entouré de camarades qui attendaient de lui un écho de ce qu'il leur apportait autrefois, il n'en restait pas moins très préoccupé par les soucis que lui causait l'aménagement de l'accès et des conditions de vie aux Granges, à telle enseigne qu'en dehors des réunions formelles, il me prenait à l'écart pour me parler de ses problèmes et me demander dans quelles conditions il pourrait les résoudre et comment je pourrais l'aider. Je sentais alors combien ces préoccupations étaient si pressantes qu'elles étaient continuellement présentes à son esprit. Aussi je ne suis pas sûr que plusieurs participants à cette rencontre ne sont pas repartis déçus de ne pas avoir retrouvé le « Légaut » d'autrefois.

Pratiquement, j'ai pu trouver à Decazeville une occasion exceptionnelle de tuyaux d'acier avec lesquels il a pu réaliser une alimentation et une distribution d'eau à tout le hameau et, quelques années plus tard, j'ai trouvé aux surplus américains une jeep qui, avec sa remorque, a réduit le problème de l'isolement.

Des amitiés fidèles

Si le contact entre Légaut et le groupe n'a pas été rompu, c'est grâce à quelques éléments particulièrement fidèles, sur lesquels les événements, les obligations familiales ou l'évolution intérieure n'ont pas exercé de pressions centrifuges. Je pense tout particulièrement à Marguerite Miolane qui é été si proche et si compréhensive de Légaut et sans cesse dans les années suivantes, Pierre et Jérôme Voirin, Yvonne Gaston, l'abbé Gaudefroy, le père d'Ouince et quelques autres. À eux se sont joints, à la sortie de la guerre, quelques anciens qui, chargés de famille, trouvaient aux Granges un accueil de qualité pour eux et leurs enfants : Haumesser, Ehrhard, Girard, Épinat, Barbazanges... de telle sorte que, dans les années 45-50, le peuplement estival du hameau était constitué en grande partie par une population d'enfants jeunes et d'adolescents.

Les séjours aux Granges

En juillet-août 1946, j'ai donc été passer mes vacances, exactement 17 jours, aux Granges avec mon fils Dominique qui avait 3 ans et demi. Le voyage ferroviaire par Montpellier, Avignon, Valence était long ; il fallait presque 20 heures en raison des arrêts dans les gares de bifurcation. Au petit matin, nous avons débarqué au Luc-en-Diois et nous avons tenté de gagner à pied ce mythique pays des Granges qu'on m'avait dit être à 3 heures de marche. J'avais une valise et un sac à dos... et l'enfant. À la sortie du village, nous avons rencontré André Glossinde accompagné de la mule de Légaut, la Nine. Il était descendu nous attendre dans l'intention de jucher sur la bête Dominique et mes bagages. Mais le gamin qui n'avait jamais approché ni même vu un pareil animal aux longues oreilles, s'est tenu si énergiquement à distance que nous avons dû renoncer à le faire monter. Mais après un si long voyage au cours duquel il n'avait pas fermé

l'œil, le gosse était épuisé et j'ai dû le porter tout le long du trajet. Ce fut long. Je suis arrivé claqué, comme je l'ai rarement été. Et nous avons découvert ce pays lointain, isolé mais combien magnifique dans sa rudesse et dans sa lumière.

Les années suivantes, je suis toujours venu aux Granges pendant mes vacances d'été, pour une durée qui n'était pas inférieures à 15-20 jours. Jusqu'en 1950, je prenais le train. À ce propos, je me souviens que je m'arrêtais quelques heures à Sète, entre deux trains, pour faire découvrir la mer à Dominique et nous baigner.

En 1950, nous avons fait le voyage par le route. Je conduisais à Légaut la jeep que j'avais achetée à un garagiste de Baraqueville qui vendait des surplus américains.

Ensuite, chaque année, je suis venu avec ma voiture personnelle. Au début, je n'allais pas aux Granges dont le chemin d'accès était impraticable à une voiture ordinaire mais j'allais à Lesches où je laissais l'engin sous le préau de l'école. André Glossinde qui avait découvert cet abri dont il usait, me l'avait recommandé. De Lesches, on gagnait les Granges à pied par le col Mort, une heure de marche. Plus tard, vers les années 1950, le chemin des Granges ayant bénéficié de quelques aménagements qui le rendaient relativement praticable, nous sommes montés en voiture mais il faut bien dire que c'était une rude épreuve pour ces malheureuses voitures.

Les anciens de Chadefaud

Les séjours d'été aux Granges, dans l'immédiat après-guerre, au début réunissaient essentiellement des anciens qui autrefois se retrouvaient pour de longs séjours à Chadefaud et Scourdois. Ils étaient, pour eux, une continuation dans la fidélité à ce passé. Le programme d'une journée se voulait d'abord maintien d'une vie religieuse avec messe le matin, à la première heure, et chant des complies le soir à la nuit tombée, pour permettre de répondre aux contraintes matérielles impératives.

Il fallait entretenir les bâtiments et le chemin d'accès continuellement menacé par les intempéries, compléter l'équipement rudimentaire du hameau par des aménagements élémentaires : amenée de l'eau, construire des WC, une douche, apporter aide à Légaut pour la garde du troupeau ou l'exécution des travaux de fenaison, dépiquage, coupe de bois... et naturellement assurer le ravitaillant en descendant à Luc, d'abord avec la mule et son chariot, cinq heures de marche, ensuite avec la jeep et sa remorque.

À l'image de ce qui se pratiquait avant-guerre, il y avait en principe, tous les jours, un échange sur l'évangile et un topo assuré par un camarade qui, en général, présentait un livre ou faisait part d'une expérience. Pour assurer un tel programme et une telle animation, il était nécessaire qu'il y ait toujours un prêtre. Ce fut le cas grâce à la fidélité de l'abbé Gaudefroy, du père d'Ouince, de la venue de Dominicains ou de Jésuites, souvent aumôniers d'étudiants. J'ai ainsi rencontré les pères Liégé, Kopf, Chiflot, Jaouen... et il fallait qu'il y ait des « intellectuels » en mesure de faire partager leurs lectures et leurs découvertes. Ce fut le cas.

La présence de Légaut

Légaut, quant à lui, très pris par les obligations matérielles, ne participait qu'épisodiquement à ces activités. Il s'efforçait toutefois de partager avec nous un ou deux jours par semaine, dont le dimanche. C'était souvent l'occasion d'une méditation par laquelle il exprimait les réflexions que lui suggéraient ses

découvertes, ses vues, ses tâtonnements..., sur la condition humaine... Préfiguration de qui donnerait bien plus tard, *L'homme à la recherche de son humanité*. Mais c'était aussi parfois une lecture... Comme il ne lisait plus et ne découvrait plus d'œuvres nouvelles, il reprenait ses anciennes amours : Péguy, Bernanos, Claudel... Je me souviens d'une lecture d'une page de Péguy sur sa Jeanne d'Arc que Légaut, des sanglots dans la voix, dut interrompre et abandonner, telle était son émotion...

Légaut, dans sa solitude, avait besoin de se dire et c'est pourquoi le groupe lui était si nécessaire. La recherche de la solitude, la distance prise avec le « monde » et ses institutions lui étaient devenues si essentielles pour être lui-même, se connaître, réfléchir, qu'il n'était pas particulièrement désireux de dialogue. Il ne semblait pas éprouver le besoin, ressentir l'intérêt de rencontres autres que celles où il pouvait s'exprimer sans avoir à discuter ou à justifier ses positions. Dans cette période de recherche, d'interrogation, s'il avait besoin d'un auditoire auprès duquel il pouvait mieux saisir sa pensée en tentant de l'exprimer, il ne souhaitait pas particulièrement des interlocuteurs. On pouvait même avoir l'impression qu'il cultivait sa solitude pour résister à des influences. C'est ainsi que la plupart, si ce n'est la totalité, des intellectuels ou hommes d'Église venus une fois ou l'autre aux Granges dans l'intention ou l'espoir de nouer un dialogue avec Légaut, sont repartis sans doute déçus, car ils ne sont pas revenus.

L'évolution du groupe

Le climat était chaleureux et fraternel. Pour les enfants, c'était le paradis dans cette vaste nature aux multiples attraits. Au fur et à mesure que s'écoulaient les années, il évolua vers une plus grande libéralisation et diversité. Les enfants, devenus des adolescentes et des étudiants, prenaient un essor qui les rendait plutôt rebelles à une discipline collective d'adultes. Il venait aussi de plus en plus des éléments nouveaux qui s'intégraient plus difficilement au groupe. Enfin, la famille Légaut, avec ses six enfants, si elle habitait Valcroissant, passait l'été aux Granges et entendait bien rester à l'écart et garder son autonomie. Dans un hameau aussi étroit, le souci de respecter la singularité et l'indépendance des uns et des autres ne pouvait manquer de faire naître des incompréhensions, des conflits parfois.

À partir des années 64-65, il s'est avéré que cette expérience touchait à sa fin, que le groupe ne pourrait survivre que s'il sortait des Granges et trouvait une maison dans laquelle il pourrait affirmer sa consistance en vivant dans l'indépendance.

Plusieurs éléments conduisaient à cette situation. Il y avait d'abord et essentiellement la vitalité et la spécificité de la famille Légaut qui s'accommodait de plus en plus difficilement de la présence d'un groupe aux goûts et au rythme de vie différents des siens. En prenant de l'âge, de la maturité et de l'indépendance, les enfants Légaut et leurs amis devenaient si expansifs que Madame Légaut souhaitait vivement qu'ils puissent disposer sans contraintes du hameau.

D'autre part, le temps produisait également sur le groupe une évolution aux caractéristiques multiples. Les enfants qui peuplaient les Granges dans les années d'après-guerre avaient naturellement grandi et, à part quelques très rares exceptions, ils avaient pris une telle autonomie à l'égard de leurs parents qu'arrivés à l'âge adulte, ils n'étaient plus intéressés par le groupe qui restait celui de la génération de leurs parents.

Nous étions donc devenus essentiellement un groupe d'anciens qui commençaient à vieillir. L'inconfort des Granges contribuait à dissuader plusieurs amis d'en faire l'« ascension ». L'isolement de

Légaut, dont j'ai parlé, n'attirait guère d'éléments nouveaux et surtout des prêtres. Quand l'abbé Gaudefroy ne vint plus, il n'était pas rare qu'il n'y eut plus de célébrants et la qualité des séjours s'affaiblissait.

La Magnanerie (1967)

Quand cette situation s'avéra source de conflits ou d'appauvrissement dangereux, le groupe se décida à chercher un point de chute. Les recherches furent assez longues. Elles aboutirent au choix de la Magnanerie de Mirmande. On constitua une Société, alimentée par les actions que les uns et les autres financèrent. On acheta, on aménagea et le groupe s'y installa pour le séjour d'été 1967. Légaut n'était pas le moins heureux de cette solution car il se trouvait quasi libéré des contraintes de la ferme que ses enfants prenaient en charge, et il commençait à écrire sérieusement. La Magnanerie lui offrait un lieu de travail et surtout d'avoir, avec quelques camarades, une assistance précieuse pour la rédaction de ses écrits.

Les besoins du groupe

Je ne m'étendrai pas sur ce qu'a été l'expérience de la Magnanerie. Je soulignerai simplement son originalité par rapport à l'expérience des années passées. Le départ des Granges fut, pour le groupe, l'affirmation de son identité par la manifestation de sa capacité à exister, à s'organiser, se structurer, indépendamment de toute directive ou assistance extérieures. Il fut également la matérialité d'une évolution très significative de sa réalité. Aux Granges, héritier fidèle d'un certain passé, le groupe se voulait d'abord lieu d'une vie religieuse : une chapelle au cœur du hameau, la présence quasi permanente d'un prêtre, la messe quotidienne lui assuraient ce caractère volontairement prédominant.

Son évolution spirituelle

L'amenuisement de la fréquentation du séjour d'été par des prêtres après le départ de l'abbé Gaudefroy, l'évolution de la recherche personnelle de Légaut, avaient lentement et inexorablement fait évoluer le groupe d'un souci primordial de pratique religieuse vers une exigence fondamentale de recherche et d'authenticité spirituelles. À la Magnanerie, on estima ne pas avoir besoin de chapelle mais on installa un oratoire. On ne chercha pas à s'assurer la présence d'un prêtre, mais on s'imposa comme règle de vie communautaire la méditation et le recueillement, matin et soir, dans le silence de l'oratoire, la vie paroissiale de Mirmande offrant aux camarades la possibilité et l'invitation au partage eucharistique.

Je ne serais pas éloigné de penser que ce départ des Granges a vraisemblablement donné une nouvelle vigueur au groupe en le rendant plus responsable de lui-même et en permettant à ses éléments les plus vivants de mettre en œuvre toutes leurs capacités. Quand on sait ce que fut l'activité intelligente et la générosité attentionnée de Marguerite Miolane dans l'aménagement et l'animation de cette maison, de quelle qualité fut la présence de Pierre et Jérôme Voirin qui assurèrent, de longues années, la surveillance, l'entretien de l'immeuble, l'accueil des visiteurs et aussi l'insertion du groupe et sa présence dans l'environnement social du village de Mirmande, on ne peut qu'être convaincu que cette mutation a permis à toutes ces richesses de se libérer.

Francis Bonnefous poursuit : « Avec quelques amis du groupe de Rodez, j'ai accompagné René à sa dernière demeure. Un moment de tristesse, mais aussi l'occasion de mesurer le poids de cette vie féconde

et fidèle. J'ai la chance d'avoir connu ce témoin auprès duquel on sentait que l'homme ne vit pas que de pain. Malou, son épouse, est décédée en 1943 en donnant naissance à son fils Dominique, qui meurt en 1998, à 55 ans. Le départ de René a révélé de multiples engagements que nous ignorions : conseiller municipal de Rodez, visiteur de prison, président (à sa retraite) de l'institut de Grèzes, destiné à l'accueil et à la formation d'enfants en difficulté. Son petit-fils Pierre s'est inspiré d'un écrit de René pour évoquer son grand-père lors de la cérémonie [...] ».

Dans *Quelques Nouvelles* de septembre 2011, Dominique Lerch rappelle un des engagements de René Raynal.

René Raynal a certes laissé un témoignage sur son lien avec Légaut, sur la vie des premiers groupes. On lui doit aussi un livre : *Grèzes 1880 – 1988*, aux éditions A.E.R.G. 12310 Séverac l'Église (15 € plus frais d'envoi). Cet ouvrage de 238 pages est en fait une réflexion sereine sur l'évolution d'un orphelinat fondé par une nouvelle congrégation en 1879, en terre aveyronnaise. Derrière une histoire d'une prise en charge progressive de l'enfance en souffrance par la Sécurité Sociale ou le Conseil Général et de la laïcisation de ce qui fut une intuition fondatrice, l'état d'abandon des orphelins de cette fin du XIX^e siècle, il y eut en effet des prises de positions personnelles. Sur l'engagement, il y a une position de fond liée à une tradition reprise par l'abbé Pierre (et Gabriel Rosset, autre engagé du groupe Légaut) : *S'attaquer aux causes comme au soulagement immédiat : Devant toute souffrance humaine, selon que tu le peux, emploie-toi non seulement à la soulager sans retard mais encore à détruire ses causes. À cette aune, il mesure l'enseignement catholique : [...] de son côté, devant le problème de la misère, l'Église Catholique n'a que très lentement et très difficilement considéré qu'elle pouvait être concernée par une évolution des structures sociales qui engendrent cette situation, elle n'a pas cessé, entre temps, d'enseigner qu'il faut soulager la misère d'autrui par la charité [...] (p. 19).*

À la tête de l'orphelinat, des aumôniers-directeurs, dont Louis Codis (1942-1956). Quasi autodidacte, à l'origine de la première Caisse d'Allocations Familiales Aveyronnaises, aux origines de la CFTC, chargé de l'aumônerie de la Paroisse Universitaire, il entre dans la mouvance de Légaut en 1933 et la suit : en 1938-1940, il est abonné au *Montcelet*, journal interne de ce groupe. Ce qui lui est reproché par le patronat, par l'évêque, et lui vaut une nomination dans la petite cure de Séverac-le-Château où il retrouve... René Raynal. Et ce qui amène une ouverture exceptionnelle à l'orphelinat, en lien avec les pionniers de la psychanalyse pour enfants et adolescents, le docteur Martin, médecin-chef de l'hôpital psychiatrique de Cayssiols, et le professeur Lafon de la Faculté de médecine de Montpellier.

Instruction, formation professionnelle des adolescents, recrutement des personnels laïcs pour faire face à la diminution du recrutement des Sœurs (qui, au moment de Vatican II, rejoignent les Sœurs franciscaines de Rodez), regards peu amènes des villageois, l'histoire sur l'épaisseur d'un siècle est passionnante et rare, ce champ étant peu fréquenté par les historiens.

Mais René Raynal conforte ces Sœurs dans leur retrait progressif de l'œuvre fondée et rejoint ainsi la réflexion de Marcel Légaut sur l'utilisation des forces de l'Église : *Elles rejoignaient ainsi la pensée profonde de l'Église exprimée au cours du dernier Concile, pour qui les fonctions humanitaires et civilisatrices qu'elle a dû assumer au long des siècles, à cause de l'immaturité ou de la faillite des sociétés*

civiles, ne constituent pas, si indispensables soient-elles, l'essentiel de son rôle et risquent au contraire de peser sur elle plus qu'elles ne l'aident et de la distraire de sa mission d'annonce de l'Évangile.

En 1974, René Raynal accepte, dans une situation de crise, la présidence du conseil d'administration, et deux directeurs laïcs sont successivement recrutés, le second d'ailleurs formé au CNEFEI de Suresnes comme les directeurs de SEGPA et nombre de directeurs d'établissement spécialisé de l'Éducation Nationale, ce qui, en Aveyron, n'est pas une affaire seconde. D'un internat de 200 places, on se dirige vers 120 places, le recrutement se fait au niveau départemental avec la CDES (loi de 1975), et se constitue un institut médico-éducatif (IME), avec un institut médico-pédagogique (IMP) et un institut médico-professionnel (IMPro) avec un cadrage précis (p. 180) des enfants qui peuvent y être affectés, et pour lesquels un suivi après la sortie est effectué (p. 195).

Laissons à René Raynal la conclusion, faite d'actualité : » N'est-il pas encourageant, en ces temps où le manichéisme risque d'empoisonner nos rapports humains et sociaux, de suivre et de constater qu'il est possible d'instaurer et de développer une collaboration qui se veut harmonieuse entre un établissement d'origine confessionnelle et l'Éducation Nationale pour tenter au-delà de tous les faux clivages, de pratiquer une saine laïcité faite du respect des consciences qui, seule, parce qu'elle laisse la liberté des options et des opinions, et la possibilité de les cultiver, permet à l'acte de foi d'être authentique ? « (p. 232).

